Héros de la pop française depuis *Tombé pour la France* et *Week-end à Rome*, Étienne Daho, né à Oran, prolo rennais devenu idole smart, n'a cessé tout au long de ces années de permettre à la chanson française d'avoir une allure, un timbre, une générosité que l'on croyait être le seul apanage des Anglos-Saxons. Brassant ses influences qui mêlent le rock underground et les tubes du top-50, lui qui semblait si apte à célébrer l'éphémère, la fête et la mélancolie de la jeunesse, a su durer quand d'autres s'éclipsaient. Cette endurance a pu surprendre chez quelqu'un qui pouvait ne pas sembler le mieux armé pour se défendre contre la corruption du succès et la tyrannie fouineuse des médias. À la fois exposé et secret, fragile et inflexible, « spleenetique » et idéaliste, Daho revient, à cinquante et un ans, avec *L'invitation*, un album aux accents ombrageux et lyriques. En juillet, il nous en faisait écouter, en exclusivité chez lui, cinq titres non mixés. Tous d'une force et d'une évidence accrocheuse avec un son épais, dense, pour des textes toujours plus proche de l'os, de la corde sensible prête à rompre : un des grands disques de la rentrée.

PHOTO TERRY RICHARDSON

DAHO DEBOUT

Que s'est-il passé depuis *Réévolution*, votre dernier album en 2003 ?
J'ai traversé une période de doutes. Je n'étais plus sûr d'avoir envie de continuer à enregistrer des disques, j'étais un peu en panique. Pourtant, je le sais maintenant plus que jamais, la musique est la chose la plus importante de ma vie. J'ai simplement senti qu'il fallait que je fasse un peu le ménage, que je rénove les énergies. J'avais déjà fait ça une fois, à Londres, en 1992. C'est bien de se foutre la trouille de temps en temps. Envisager de ne plus faire de musique, c'est comme mourir, ni plus ni moins, c'est aussi violent que ça, aussi radical.

Avec *L'invitation*, vous retrouvez des amis et des collaborateurs de longue date qui étaient déjà là à l'époque de vos premiers albums…
Oui, avec Édith Fambuena, on avait fait ensemble *Paris, ailleurs*. On s'était un peu perdu de vue, je me suis retrouvé à une fête pour son anniversaire et je lui ai fait part de mon sentiment d'incertitude. Elle, au contraire, était sûre qu'il fallait que je fasse un nouveau disque, elle avait une vision pour moi à un moment où je ne voyais plus très bien où je mettais les pieds. J'ai aussi retrouvé Xavier Geronimi, avec qui j'avais écrit la chanson *Quatre hivers* sur l'album *Bleu comme toi*, Jérôme Soligny [*Duel au soleil, La baie*, ndlr] et Brigitte Fontaine. Elle est venue avec un texte qui s'appelle *Toi, jamais !* [rires], mais on a découvert qu'il existait déjà une chanson de Sylvie Vartan qui porte ce titre. Du coup, on a enregistré *Toi jamais, toujours*, ce qui est encore plus tordu !

Où avez-vous enregistré ?
À Londres, à Ibiza, où je vis une partie de l'année, et surtout chez moi, à Paris, dans cette maison que j'ai achetée en 1987. Je me suis rendu compte qu'elle avait une acoustique exceptionnelle. Le bois, les piles de magazines, tout absorbe les sons de manière fantastique. On a poussé les meubles du salon et on a fait venir batterie, guitares, micros, consoles d'enregistrement, chœurs… C'était génial de se servir du lieu dans lequel j'habite comme d'un laboratoire. On a pas mal expérimenté sur le son. Aujourd'hui, il y a toujours plein de jouets, pleins d'effets possibles en musique. Dès que je vois une console avec des centaines de boutons, je suis comme un gamin, ça me rend fou, j'ai envie de jouer mais, justement, il fallait se dégager de cette tentation, revenir à quelque chose de plus brut, une simplicité qui était celle de la soul des années 1960. On a passé beaucoup de temps à enregistrer vite.

On connaît vos références rock (le Velvet, Syd Barret, Comateens…), mais moins votre goût pour la musique noire, la soul music…
Le son de la Motown est pourtant en filigrane depuis toujours, depuis *Mythomane*. Pour moi, la production 1962-1966 de la Motown c'est la perfection absolue, aussi bien par les mélodies, les arrangements, la longueur des chansons, la réalisation… Et aussi l'émotion que ça dégage. La soul de l'époque a cette capacité que j'admire d'évoquer des choses douloureuses avec de la distance, pas du tout en entraînant les gens sur une pente morbide ou suicidaire. Ce ne sont jamais des émotions qui vous tranchent la tête mais des énergies vivantes, positives.

Vous ne jouez toujours pas d'instrument. Comment réussissez-vous à composer vos chansons ?
Je joue très mal de la guitare, je suis incapable de chanter et de jouer en même temps, on est au bord du problème psychomoteur. [Rires.] J'ai tout dans ma tête et j'arrive à communiquer très bien ce que je veux. Je chante tout et je n'ai jamais de frustration sur ce que je veux entendre. J'invente des chansons depuis que je suis tout petit. À la fin des années 1970, Jacno et Elli Medeiros, qui formaient les Stinky Toys, ont été les premiers à qui j'ai osé en parlé et ils m'ont tout de suite incité à les sortir de ma tête. Ils sont aussi les premiers à qui j'ai envoyé des maquettes.

Et les textes ? Le français reste quand même une langue raide et guindée pour qui veut faire des chansons au format pop sur lesquelles on puisse danser.
Le français, c'est vrai, est mon problème majeur. Je compose des mélodies parfaites pour l'anglais. Pour ce disque, je suis parti pendant deux mois à Barcelone pour écrire les lyrics. J'ai mis dans mes valises *Les illuminations* de Rimbaud, les œuvres complètes de Jean Genet, *Les enfants terribles* de Cocteau. J'avais envie de baigner dans ces trois auteurs, dans leur style littéraire, sophistiqué, pour trouver les mots de mes textes. Mes thèmes de prédilection sont toujours les mêmes : la quête de la liberté, l'exaltation, l'amour courtois et en même temps sexualisé. Trouver des mots qui sonnent sur des mélodies qui ne sont pas adaptées au français, ça prend du temps. Tous ces mots à deux syllabes, c'est l'horreur !

Votre premier album, *Mythomane*, sort en 1981. Cela fait donc vingt-six ans que vous exercez ce métier. Quel regard portez-vous sur votre carrière ?
J'ai le sentiment de n'avoir jamais fait de concessions, je n'aurai jamais pu faire un album qui ne m'aurait pas plu et que j'aurai réalisé pour plaire à une maison de disques ou à une supposée demande du public. La longévité dans ce métier est la chose la plus difficile et la plus excitante qui soit : apprendre à définir son territoire et à le conserver à travers les vicissitudes de la vie et d'une industrie qui s'est considérablement durcie ces dernières années. J'ai besoin de me libérer des carcans que cette profession, que j'ai choisie et que j'adore, impose parfois. Il y a beaucoup de limites qu'il faut exploser… de manière douce.

AVEC « L'INVITATION », SON NOUVEL ALBUM ENREGISTRÉ ENTRE PARIS ET IBIZA, ÉTIENNE DAHO SORT D'UNE PÉRIODE DE DOUTES ET ABORDE LA MATURITÉ AVEC UN LYRISME SOUL ET SANGUIN.
par Didier Péron

Ce qui paraît fou quand on regarde votre parcours, c'est non seulement le nombre de tubes mais aussi l'absence de trou noir, de traversée du désert…

Je n'ai jamais arrêté de travailler, quand ce n'est pas sur mes propres albums, c'est sur ceux des autres que j'ai produits. En même temps, je ne sais toujours pas comment on fait un tube, c'est une alchimie qui m'échappe complètement, j'adore quand une de mes chansons cartonne mais je ne peux pas le prévoir. Le succès est toujours aléatoire, il dépend de tout un tas de paramètres : comment on parle de l'album à sa sortie, si la maison met plus ou moins de marketing, si les gens de radio aiment ou pas…

La notoriété vous pèse ?

J'ai un besoin physique d'anonymat. Enlever la pochette de disque que j'ai sur la tronche. J'ai besoin, pour écrire les chansons, de me mettre en danger et de n'être personne. C'est un soulagement énorme d'être anonyme. Quand je dois faire Étienne Daho, je suis le plus heureux des hommes, mais il ne faut pas que ce soit tout le temps, partout. J'ai rêvé de faire de la musique, pas d'être célèbre. J'ai malgré tout un seuil de tolérance limité pour la promo. Il faut faire gaffe à son apparence, c'est très pénible.

Néammoins, vous n'avez jamais fui les journalistes. Vous leur parlez volontiers de vous dans les interviews.

On a toujours dit que j'étais mystérieux, secret, alors que j'ai accordé des millions d'interviews. Il y a des choses que je ne dis pas parce que je protège mes proches, ma famille, la personne avec laquelle je vis. Je n'ai pas d'horrible secret, j'ai une très belle vie, merci, mais je choisis ce que j'ai envie de partager, je trace la ligne entre le Daho privé et le Daho public. Les entretiens ont de la valeur parce que je crois que c'est important de préciser tout le temps qui on est. Comme ça, les gens vous aiment pour ce que vous êtes vraiment et pas pour une idée plus ou moins fantasmatique qu'ils se font de vous.

Vous avez toujours contrôlé votre apparence, vêtements, coiffure ?

Vous plaisantez, vous avez vu comment je suis habillé sur les photos ? [Rires.] Ça ne m'a jamais vraiment préoccupé, en tout cas nettement moins qu'on pourrait le penser. Pour les pochettes des disques ou les clips, j'ai toujours aimé faire appel à des gens singuliers, à des artistes qui ont un univers avec lequel je me sens bien, Pierre & Gilles, M/M (Paris), Guy Pellaert, Michel Gondry, Nick Knight… Pour le reste, j'ai porté des costumes sur scène, c'est une profession où vous pouvez facilement essayer des fringues, mais, hormis avec quelqu'un comme Hedi Slimane, je n'ai pas d'affinités avec le monde de la mode. Pour les photos, c'est atroce, je n'aime pas me voir, même si je suis plus indulgent aujourd'hui. Il y a des photos déjà un peu anciennes où je me trouve mieux maintenant qu'à l'époque, où j'avais le sentiment d'être affreux comme un pou. Et c'est mal parti pour s'arranger, à moins que je ne me laisse pousser une grande barbe. [Rires.]

À un moment, vous parliez d'écrire votre autobiographie, c'est un projet qui tient toujours ?

En fait, deux livres se préparent : une biographie, qu'écrit Christophe Conte, qui raconte des épisodes de mon existence depuis l'enfance à Alger dans les années 1950, et un livre de Benoît Cachin sur les albums et les différentes collaborations qu'ils ont suscitées, un gros bouquin de quatre cents pages avec plus de soixante interviews.

En 1992, vous avez commencé une psychanalyse, vous étiez en pleine dépression ?

J'étais au bout du rouleau, complètement épuisé par le travail et la surexposition médiatique. J'étais tétanisé par des crises d'angoisse et, à vrai dire, plus très loin de sauter par la fenêtre. La rencontre avec ce psy a été déterminante, partager ma souffrance avec quelqu'un que je trouve d'une intelligence supérieure à la mienne m'a fait sortir de cette très mauvaise passe. Il est important, quand on fait ce métier, de ne pas se laisser pervertir par de fausses souffrances. Même si je ne pense pas à me trancher les veines en permanence, je sais que les chansons disent des états lyriques et limites que les gens reconnaissent. Un journaliste à écrit dans *Libération* : « Qu'attend-on d'une pop star sinon qu'elle souffre à notre place ? », et je suis plutôt d'accord avec ça. Il faut apprendre à souffrir sans trop souffrir.

DE « POP SATORI » ÉLECTRO PIONNIER EN « EDEN » PATCHWORK, ÉTIENNE DAHO A TOUJOURS EU UNE LONGUEUR D'AVANCE, L'INSTINCT POUR SAISIR L'ÉCUME DES JOURS ET SUIVRE SES HUMEURS DE GARÇON LUNAIRE.

Dans *L'invitation*, une chanson évoque directement un fait marquant de votre existence, vous pouvez en parler ?

Boulevard des Capucines parle de mon père que je n'avais pas vu depuis mon enfance au Cap Falcon en Algérie. Il était militaire et, du jour au lendemain, il a disparu dans la nature au volant d'une Jeep. Un soir, en 1986, sans m'avertir, il est venu à l'Olympia. J'étais dans ma loge quand on est venu me le dire, juste avant que je monte sur scène. C'était très remuant parce je savais qu'il était dans la salle, avec ma mère qui ne l'avait pas vu, elle non plus, depuis très longtemps. Bizarrement, j'ai ressorti *Pop Satori* avec des inédits, dont un live enregistré ce fameux soir où mon père était là, et j'entends dans ma voix cette inquiétude, tout ce qui se passe dans ma tête : c'est le dernier concert, c'est ma consécration, les gens sont hystériques, ils pètent les fauteuils, mon père est quelque part dans la salle parmi les fans… Après le concert, il est venu me voir backstage et… je lui ai refusé l'entrée. Pour moi, c'était trop tard et je lui en voulais beaucoup de son départ, nous laissant ma mère, mes sœurs et moi dans un pays en guerre où il a fallu qu'on se débrouille seuls alors que le danger était permanent. J'ai beaucoup culpabilisé ensuite, ça m'a beaucoup tourmenté. Mon père est mort en 1991 et on ne s'est jamais parlé. En mai dernier, j'ai reçu un paquet de lettres qui m'étaient destinées mais que je n'avais pas reçues. Il raconte dans l'une d'elles cette soirée à l'Olympia, et j'ai écrit cette chanson en adoptant son point de vue. Il me parle avec ma voix. Nous avions tous les deux le même nom : Étienne Daho. J'avais peur que cette chanson – que j'ai enregistrée d'une traite et sans imaginer pouvoir la refaire – prenne une place qui dévore un peu le disque. Mais aujourd'hui, je suis sûr qu'il faut qu'elle soit sur l'album.